

Wen, éternelle présence

Deux textes du sinologue suisse Jean François Billeter relatent sa rencontre avec son épouse chinoise, en 1963, et la façon dont il a surmonté l'épreuve du deuil après son décès brutal en 2012.

L'expérience du chagrin est-elle partageable, et peut-on proposer à autrui d'en tirer quelque enseignement? Jean François Billeter, sinologue philosophe, pense que oui. A lire *Une autre Aurélia*, l'un des deux précieux petits livres qu'il publie cette rentrée, on mesure combien il a raison. Billeter perd sa femme, Wen, le 9 novembre 2012. Elle a 72 ans, lui 73, cela faisait quarante-huit ans qu'ils vivaient ensemble. Il se sent retomber dans la solitude qui était la sienne avant de la connaître. Il est extrêmement secoué par ce deuil brutal – Wen a été emportée par une hémorragie céré-

brale –, c'est d'ailleurs en termes de séisme qu'il évoque son état : instabilité, tourments, dérèglement sont les mots choisis pour dire à quel point il est «submergé» pendant «cette période agitée» qui suit la disparition de Wen.

«**Torpeur**». Jusqu'en avril 2017, il prend des notes. Il a «un cap» à partir du mois de juin 2013, lorsqu'il a «l'idée que ces notes, ou du moins une partie d'entre elles, pourraient servir à montrer de quoi nous sommes faits». Car ses observations «ne touchent ni ma personne, ni celle de Wen en particulier. De tels bouleversements sont riches en enseignements d'une portée plus grande». Le titre d'*Une autre Aurélia*, référence à Gérard de Nerval, aurait pu être *De quoi nous sommes faits*, puisque c'est la matière même de ce texte. Par exemple, nous sommes faits d'avancées et de régressions. Dès qu'il peut à nouveau retrouver ce qu'il appelle «le mouvement», à travers notamment la sensibilité à la musique, le veuf est sauvé, même s'il arrive que le courage vienne à manquer. «*Il y avait eu Wen, il y aurait autre chose,*

qui ne nierait pas le passé, mais le prolongerait et le conserverait par le mouvement. C'en était fini de l'insoutenable torpeur. Elle n'est pas revenue.» Sur le passé, comme sur la mémoire et l'amour, Jean François Billeter a des formules lumineuses : «*Il n'y a pas de retour au passé. Il faut donc placer le passé devant soi. Force que cette idée me donne.*» Aucune anecdote dans ces notes de chevet. On ne saura rien de Wen, mais on l'imagine bien. Pour être à sa hauteur, le scribe s'admoneste, en avril 2014 : «*Il faut que je me souviene d'elle quand je suis joyeux pour la retrouver joyeuse, comme elle était.*» Un intellectuel s'exprime ici, que sa tâche soutient et justifie. Il l'a vérifié l'année précédente : «*Le moyen d'échapper à la souffrance, c'est de mêler au-dessus d'elle en retrouvant la fine pointe du travail.*» L'art l'aide aussi, la musique, on l'a vu, mais également la fréquentation des peintres. Or, un souvenir n'est pas un tableau : «*On ne peut pas regarder ces images-là.*»

Condition humaine. Comment continuer à exister en accueillant l'absence? Et qu'est-ce qu'on peut appeler «présence» de la défunte? «*Sa présence se reforme en moi, mais cette ébauche tourne court faute de rencontrer la personne réelle. Cela me renseigne sur ce qui se passait avant : sa présence en moi rencontrait sa présence hors de moi et les deux fusionnaient.*» A l'autre bout du livre, Billeter continue de s'interroger sur cette présence de Wen, qui subsiste mais qui n'est pas de l'ordre de la vision. En avril 2017, leur fils et leurs petites-filles sont à Pékin. Seule l'aînée, âgée de 7 ans, se souvient de sa grand-mère, à qui une de ses petites sœurs ressemble. «*J'embrasse de loin des mondes qui ne se touchent plus, mais entre lesquels quelque chose s'est transmis*», écrit le spécialiste de la Chine, qui a toujours pensé que la condition humaine, commune, transcendait les différences de cultures.

C'est en Chine que Jean François Billeter a épousé Wen. Il était un jeune Suisse de 24 ans, fils de militaire, qui avait choisi par jeu une langue exotique. *Une rencontre à Pékin* le voit descendre du Transsibérien, début septembre 1963. Contrairement aux écrivains qui romancent leur vie en inventant les détails manquants, Billeter signale les zones d'ombre et d'oubli. Mais ce dont il se souvient est suffisamment précis pour documenter son incroyable récit. «*Tout avait été prévu, par le régime, pour rendre une telle rencontre impossible – tout ou presque*», écrit-il à propos de leur premier repas au restaurant : Wen, qui est médecin, l'invite. Ils se sont rencontrés à une «soirée dansante» de la colonie suisse. La suite relève de la résistance en temps de dictature. Quand la révolution culturelle commence, ils partent pour la Suisse. Wen reste sans nouvelles de ses parents pendant cinq ans. Il en faudra encore plus de trente pour qu'un de ses frères puisse lui raconter la vie de leur père, passé de l'opulence à la misère. *Une autre Aurélia* et *Une rencontre à Pékin* sont aussi l'hommage d'un Européen à ses beaux-parents mandchous.

CLAIRE DEVARRIEUX



Wen et l'auteur se sont rencontrés à une soirée dansante à Pékin. PHOTO ED ALLIA

JEAN FRANÇOIS BILLETER
UNE AUTRE AURÉLIA
et **UNE RENCONTRE À PÉKIN**
Allia, 92 pp., 7 € et 152 pp., 8,50 €.